

a voulu leur montrer de la reconnaissance en justifiant pour ainsi dire par ses paroles une croisade contre les presses libérales canadiennes et en diminuant par-là la concurrence. Les petits présents entourent l'amitié.

MARCHE AUX FEMMES EN RUSSIE.

Il y avait déjà plusieurs années que j'étais à St. Pétersbourg, et mon esprit n'était point encore familiarisé avec cet abrutissement des paysans serfs des campagnes environnantes. C'est en effet un évange spectacle pour un Français que celui de la féodalité dans son type primitif, régnant encore dans un coin de l'Europe, entourée de tous côtés par la civilisation sans en ressentir la moindre influence. Le paysan russe est à peu près traité comme le nègre de nos colonies ; comme lui, il ne s'appartient pas, comme lui il n'a point de famille ; on peut le vendre, vendre ses enfants. Il est forcé de mourir sur le sol qui l'a vu naître, et pour-tout par les mauvais traitements de ces maîtres qui souvent le punissent en le privant des choses les plus nécessaires à la vie ; il ne peut aller chercher l'existence sur une autre terre ; il faut qu'il expire sous les yeux de ces bourreaux en dévorant ses outrages. Que dis-je ? il n'est point d'outrages pour un serf ; c'est une machine, une bête de bon me, qui ne se meut que par une impulsion étrangère ou guidé par le fouet d'un conducteur.

Mais laissons ce style grave, fâcheux de regarder le côté plaisant des mœurs russes, et rien n'est plaisant comme la cérémonie des fiançailles qui a lieu tous les ans à la fête de St.-Pierre et St.-Paul, dans un bourg nommé Pétrowski, à quinze lieues environ de St.-Pétersbourg.

Cette fête attire tous les ans une foule de curieux ; mais il est difficile de pénétrer au milieu du village pendant la cérémonie, à moins d'être avec une personne qui jouisse d'une certaine considération. Ce fut avec le peintre de l'impératrice mère, à laquelle elle appartient ce pays, que je fis cette curieuse promenade.

En approchant nous vîmes arriver une foule de jeunes filles ayant toutes une fleur ou un ruban dans leurs cheveux, et montées deux et même trois sur de petits chevaux de la taille d'un âne de nos pays. Leurs mères les accompagnaient armées de grands et forts bâtons. Quant aux pères, comme ils sont là fort utiles, nous n'en vîmes pas un seul ; les mères elles-mêmes pour aient se dispenser du voyage. Les jeunes garçons venaient de leur côté parés comme un jour de noces. Rien n'est si laid qu'un Russe, surtout ceux de Pétrowski, ce qui contribuait à rendre le tableau tout-à-fait grotesque.

Les jeunes filles formaient des ronds tout le long du village, bâti sur une seule rue, comme tous les villages russes, et dans une longueur de près d'un quart de lieue ; les jeunes garçons le bonnet sur la tête, les poings sur les hanches, allaient et venaient comme un Turc dans un marché d'esclaves, examinant, comparant, et quand l'un d'eux avaient fait un choix, il s'approchait de la belle, et sans lui dire un seul mot, il la faisait sortir des rangs et la poussait dans la maison voisine, afin de régler les dernières conditions.

Lorsque les jeunes couples reparaissent au dehors, le fiancé faisait cadeau d'un morceau de pain d'épice à sa future, qui ajoutait une fleur ou un ruban dans ses cheveux pour annoncer qu'elle était promise. Les parens n'ont aucun moyen de s'opposer au mariage ; seulement lorsque le jeune homme déplait à la mère elle s'amuse à lui administrer quelques coups du bâton qu'elle a apporté pour cet usage.

Il n'y a pour présider à ces fiançailles que le ministre luthérien et le magister, les seuls qui sachent lire et écrire. Ils se promènent gravement de tous côtés, enrégistrant les noms des couples, dont le mariage est définitivement célébré 8 jours après.

Si une loi venait à ordonner les mariages à la russe, que diraient nos françaises, quelquefois si délicates dans le choix de leurs maris ? Oh ! si le mari ne leur plaisait point, elles trouveraient moyen de s'en venger ! Eh bien ! les femmes russes sont au moins aussi fidèles que celles qui ont la liberté du choix.